

.....  
Institut Claude-Nicolas Ledoux

# Actes du colloque « Y a-t-il une architecture industrielle contemporaine ? »

.....  
*Tenu à la Saline royale d'Arc-et-Senans, les  
6 et 7 mai 1999*

5/5



# Synthèse

*Par Denis Woronoff, historien des techniques,  
université Paris I*

**Y a-t-il une architecture industrielle contemporaine ?** La réponse est oui, ce qui gagnera du temps, mais j'ai quand même une vingtaine de minutes pour commenter et éventuellement nuancer ce propos qui me vient en vous ayant écouté. Je ne suis pas architecte ni historien de l'architecture, donc moitié Huron dans cette affaire, historien de l'industrie tout simplement.

Mais avant toute chose, je pense qu'il faut réfléchir un dernier moment sur le sens des mots, parce que ces tables rondes ont permis de nuancer beaucoup, là aussi, ce qu'un intitulé forcément abrupt laissait de côté.

Il est vrai qu'il n'est pas évident que l'architecture industrielle existe encore de nos jours lorsque la banalité des enveloppes, les mutations accélérées des systèmes productifs, la dispersion, la fluidité, la précarité sont le lot de l'industrie. La question méritait d'être posée. Une vision peut-être un peu prospective de l'industrie - parce que je prétends que tout ne marche pas au même rythme - pouvait laisser entendre qu'il n'en était rien.

Deuxième remarque : on a été ici victimes - j'ose à peine le dire devant le directeur des Salines - de l'effet du site, c'est-à-dire que l'on s'est comportés en élèves de Ledoux, attentifs et produisant des résultats, des expériences sur des bâtiments de grande qualité. Je crois que, avant de se séparer, il faut rectifier un peu, comme vous l'avez déjà fait, mais rappelons-en quand même l'essentiel : le gros des troupes, le gros des bâtiments ne relève pas de l'architecture, au sens où on l'entend ici, mais de la reproduction banale de canons officiels qui permettent d'abriter du vent, de la pluie et du vol, des machines et des process.

C'est sur ce fond de banalités et d'indifférence - on parlait hier d'architecture commerciale, si encore on peut employer ce terme, pour le spectacle affligeant qui se répand aux portes des villes et dont je me disais que nous serons un jour tous reconnus coupables de non-assistance à paysage en danger -, mais l'architecture industrielle n'en est pas là, même dans sa banalité. Il n'empêche que ces exemples que l'on a donnés ne sont en rien, à mon avis, représentatifs de la réalité.

En deuxième lieu, deuxième rectificatif peut-être ou prolongement : cette architecture industrielle n'est évidemment pas uniforme. Il y a des architectures industrielles. D'abord - on en a peu parlé, sauf, je crois, dans la table ronde n° 3 -, les PME ont une architecture industrielle - appelons-la comme ça - qui ne relève pas des mêmes interventions, des mêmes coûts, des mêmes matériaux probablement que les très beaux et très grands bâtiments dont on a parlé. Il y a des industries routinières et des industries sophistiquées qui n'ont pas les mêmes enjeux, les industries lourdes qui sont enchâssées dans un territoire immense et d'autres légères qui peuvent se déplacer. Il y a aussi cette position par rapport au process production dont on a parlé : lorsqu'on a comme client le client final, on n'a évidemment pas la même conception du bâtiment.

Enfin, comme historien, je voudrais vous rendre attentifs au fait que, si l'on fait une coupe dans le parc immobilier de l'industrie française actuellement, ce qui nous est contemporain, en un sens, on trouverait des industries, des usines d'âge et d'origine différents. Il y a donc des strates compliquées, disons, dans le même moment.

Poursuivant les remarques sur la notion d'architecture, j'ai été très frappé par l'usage prudent mais récurrent du terme d'« enveloppe » pour définir l'architecture, distincte et

protectrice, indifférente au mobilier qu'elle conserve ou qu'elle rejette, et qui finalement a été largement amendé par l'idée que l'architecture est un système et que ce n'est pas seulement l'enveloppe, c'est ce qu'elle contient dans une dialectique des rapports et d'adéquation. C'est ce qui fait que les choses tiennent ensemble, et pas les choses seulement : les hommes aussi - j'y reviendrai.

Que, d'autre part, la fiabilité croissante et l'exigence de zéro défaut entraînent, par des chemins, qui ne nous ont pas été tout à fait expliqués mais qui sont probables, une exigence sur la qualité de l'architecture, même si l'on avait l'intention de ne pas s'en occuper.

En troisième lieu, cette notion d'architecture ne renvoie pas qu'à des bâtiments - on l'a vu - mais à des vides. Autrement dit, les vides et pleins sont solidaires, soit vides provisoires, bien connus de toute l'histoire de l'industrie dans la ville, c'est-à-dire des réserves foncières, soit vides définitifs qui permettent la circulation, la mise en sécurité, la mise en spectacle parfois - on l'a vu - avec ces grandes esplanades de certains bâtiments.

Ce qui caractérise probablement le plus l'architecture récente, c'est qu'elle est dominée par un changement radical dans l'organisation de la production, l'abandon de l'organisation scientifique du travail au profit de séries courtes de production modulée, modifiée, flexible, raisonnée, etc. J'en conviens. Je maintiens quand même que, dans la masse de la production, en tout cas en Europe occidentale, tout ne va pas au même rythme et donc tout ne relève pas d'un même mode de production.

J'ai dit le caractère contradictoire de la notion d'enveloppe, j'en dirai autant sur le thème de la durée. Tout de suite, les architectes dans la salle ont dit qu'ils ne faisaient pas des bâtiments jetables - je l'espère bien, je le savais -, mais il y a une difficulté à appréhender simultanément la notion de bâtiments qui ne peuvent pas ou ne doivent pas durer plus de 20 à 30 ans en même temps que l'exigence de construire bien et peut-être beau pour longtemps. Finalement, un bâtiment qui dure, nous a-t-on dit, c'est un bâtiment qui supporte la transformation. Il me semble que la définition est excellente.

La durée, c'est aussi un problème d'amortissement. Nous en arrivons donc à une question que connaissent évidemment les historiens de l'industrie et pas seulement ceux du XX<sup>e</sup> siècle qui est le coût, c'est-à-dire le choix, les arbitrages budgétaires qui font que l'on investit peu ou pas, que l'on prévoit, que l'on cherche un meilleur coût, que l'on anticipe sur l'évolution de l'entreprise et donc sur la conjoncture, sur l'optimisme que l'on doit avoir ou pas.

Enfin, cette architecture est considérée par ceux qui l'interprètent et ceux qui interviennent comme un élément de mieux-être pour mieux produire, si j'ai bien compris. Je pense qu'en effet, la lumière, le soin d'éviter les perturbations acoustiques, la conception des espaces de repos et l'envie de partager, qui m'a parue très forte, d'échanger - moins il y a de monde dans les usines et plus ils ont envie de se voir et plus ils ont du mal à se voir. On a donc cherché, de façon énergique, à reconstituer des passerelles, au sens fort du terme, entre ces gens. J'attire quand même l'attention sur le fait que c'est une vision d'architecte, si je peux me permettre, une vision patronale, mais qu'il vaudrait la peine d'interroger les usagers, avant et après, sur leur perception des espaces, sur leur perception de ces échanges, sur leur attention à cette architecture comme fabrique de consensus, disons, qui apparaît dans ces nouvelles (mot inaudible).

Enfin, pour m'arrêter sur ce premier point - il n'y en aura qu'un deuxième, et je laisse la parole à M. Barré -, la notion de prestige et d'esthétique a été enfouie. C'est peut-être là que l'architecture contemporaine quitte les rivages précédents. Le prestige est donné de surcroît. Il y a quelques entreprises qui font du prestige leur fonds de commerce, disons, et leur image même - encore que ce mot me plaise à moitié -, mais la beauté comme une valeur ajoutée, mais qui n'est pas recherchée en soi-même.

Cela me fait penser, dans le fond, à une remarque que le préfet de Côte-d'Or faisait en 1807 à propos des forges de Buffon. Il disait justement, mais méchamment : « Les forges de Buffon sont plus recommandables par la beauté de leurs bâtiments que par la qualité de leurs produits. » Il est clair que c'est une préoccupation qu'ont plus encore les fabricants de nos jours. Et puis, pour poursuivre les citations anciennes, les Anglais, à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> étaient, quand ils venaient visiter les grandes manufactures textiles françaises, très surpris par la magnificence, le caractère

somptueux, somptuaire même des dépenses que comprenaient ces entreprises et ils les comparaient à des palais, en considérant qu'eux n'avaient pas besoin de manifester tant d'arrogance architecturale pour être les premiers. Il y a là un trait de l'architecture de prestige, de l'architecture de grande entreprise, qu'elle soit royale ou privée, qui semble avoir été un peu mis de côté.

En revanche, une notion est revenue régulièrement, qui est celle de la vitrine. Vitrine de quoi ? Vitrine des technologies. Lorsque l'entreprise en vend, il est clair qu'il vaut mieux les montrer et que l'habillement de la technologie fait partie des moyens de les vendre. Vitrine sociale, nous dit-on. C'est un peu curieux. L'architecture n'a pas fonction de montrer l'intérieur des usines, d'autant que, par un mouvement un peu paradoxal, on retient quand même beaucoup la notion de protection de la confidentialité et de privatisation de l'espace de l'entreprise. La clôture est la marque de l'usine dans la très longue durée. Oberkampf, à Jouy-en-Josas, a construit une clôture. Il a mis une maison de garde et il a été lui-même son propre garde, le temps d'en trouver un autre. C'était donc fondamental. Il avait fait un mur. On dit souvent : « L'usine, c'est un mur et un règlement » - pour faire vite - dans la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On a donc aussi gardé cela, et pas seulement pour des raisons de sécurité, qui sont évidentes, ou de confidentialité. Mais j'ai du mal à croire que, même avec des jumelles puissantes, les Japonais puissent observer, de la route voisine, les procédés de telle ou telle usine dont on nous a parlé.

Il y a donc une perception de deux exigences qui est celle d'ouvrir, mais d'ouvrir à l'intérieur ou de l'intérieur vers l'extérieur ou dans l'autre cas, et de rester ce qu'on est, c'est-à-dire une entreprise privée ou publique - peu importe ; là, la notion n'a pas beaucoup d'importance.

Deuxième point de mes réflexions qui concerne la notion de site, de territoire et d'environnement qui, là encore, renvoie très clairement à ce qui a été dit ici ou à ce qui a été montré, mieux encore, en images, c'est-à-dire une des notions chères de la démarche de patrimoine industriel. Le site est l'unité de réflexion du patrimoine industriel. Et je suis tout à fait ravi de voir cette rencontre avec la pensée des architectes et des entrepreneurs actuels.

Même dans cette industrie qui est la plus moderne, les différences de taille nous sont apparues extraordinairement variées. On va de quelques hectares à plusieurs centaines d'hectares. Il est clair qu'à ce moment-là, l'architecture, ce n'est pas de la même dont on parle. C'est une architecture du gigantisme qui doit assurer la construction, la couverture de l'usine Pechiney à Dunkerque, par exemple, et de bien d'autres. Songez aux laminoirs, songez aux grandes papeteries qui occupent un espace nécessaire. Là, les process n'y font rien. Au contraire, ils demandent plus de terrain.

Encore que l'évolution que vous avez à plusieurs reprises soulignée fait que, pour une production égale, en tout cas, il y a une sorte de rétrécissement de l'emprise au sol, au moins de la partie productive des fonctions de l'entreprise, parce que le reste semble être passé au tertiaire, comme on dit - improprement d'ailleurs -, c'est-à-dire aux services internes à l'usine.

L'usine, et son territoire, s'installe dans un territoire. C'est toute la problématique de l'usine dans la ville ou de l'usine qui retourne en ville. On en a parlé à plusieurs reprises. Je prends le pari que les usines, comme les universités, vont retourner au centre-ville. Elles le consomment aussi, elles le polluent, elles le valorisent, elles le construisent. Bref, tout cela a été décliné très commodément. Cela renvoie à l'histoire de ces sites qui ne peuvent pas être remaniés, réutilisés parfois sans être compris.

Un dernier mot sur l'architecture industrielle dans l'histoire, par rapport à l'architecture présente. Lorsqu'on parle d'architecture industrielle jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'au début du XX<sup>e</sup>, on entend simultanément la construction de lieux de production et la construction de ce que l'on appelle improprement l'habitat patronal, c'est-à-dire les logements ouvriers. Et c'est l'architecture industrielle dans sa complexité. Il est évident que, sauf cas tout à fait marginaux, on ne construit plus, à proximité de l'usine, les habitats ouvriers faits par les entreprises. Il y a donc là la fin d'une histoire. Lorsqu'on dit : « L'usine est un lieu de vie », c'est un peu une façon de parler, parce qu'on y est de moins en moins, me semble-t-il. La réduction du temps de travail est évidente. D'autre part, on n'y vit pas, on n'y vit plus.

Enfin, le rapport à la Cité - je laisserai la parole à François Barré qui pourra compléter ou enrichir tout ce que j'aurai oublié de dire dans ce moment -, qui a été expliqué par M. Delebarre et plusieurs intervenants, c'est l'attention entre la collectivité qui reprend ses droits parfois ou qui aide, qui soutient, qui aménage, qui reprend la maîtrise de l'espace mais qui aussi est comptable, comme nous tous, du caractère détruit, incertain, scandaleux parfois des autres espaces. Quelqu'un a dit : « L'usine finalement, c'est un lieu d'architecture par rapport à tout le reste qui n'en est pas. » C'est peut-être une autre vision de l'industrie qui se dégage ici. Nous sommes dans une grande transition. Ce que l'on a appelé la « crise » est, en fait, une transformation et probablement une troisième révolution industrielle. Il est clair que ici, nous avons fait, me semble-t-il, avancer - c'est, en tout cas, un point de vue d'auditeur - une réflexion plurielle, collective, pluridisciplinaire. Donc, je vous dis : ce n'est qu'un au revoir.